

La cité divine

- - -

« Je me nomme Ailill, la furie, voici comment je retournai la cité des mille dieux contre la promesse de l'astre, le plus grand des cieux ».

Le chevalier et sa monture progressaient par une nuit sans étoile en une morne plaine.

Plongé dans ses pensées, Ornoran tentait d'affermir sa volonté quant à la décision qu'il avait fini par prendre : rester fidèle à sa dame plutôt qu'à son monarque. Depuis une lieue, en ligne de mire, un édifice orientait sa voie, base ronde surmontée d'un pilier. Lorsqu'il en fut tout proche, reconnaissant à ces contours un autel en hommage aux divinités, Ornoran crut discerner – le temps d'une seconde - une grande silhouette de femme, un corps nu cisailé de peaux pendantes, des ailes comme atrophiées, nervurées de griffes.

Tout aussitôt, elle avait disparu... alors qu'un songe emportait son âme, sans coup férir. La réalité s'altéra autour de lui. Son esprit lui sembla s'extraire de son corps, libéré de toute contrainte. Une part de lui frémit, non pas de crainte, mais à cause de l'éventualité d'un danger pour son fardeau précieux. Il réussit – sans savoir bien comment – à aiguillonner des talons sa monture... Et pendant qu'il retrouvait sa lucidité dans un long corridor, au cœur d'un vaste château, le cheval mort repartit au pas.

« Vois le véritable visage de celle que tu as aimée » murmura une voix à son esprit.

L'impératrice Mortis se trouvait présentement dans ce long couloir, lieu d'attente attendant à la salle de réception du châtelain, aux belles parois boisées, éclairé par de hautes fenêtres. Sa Majesté contemplait un homme incliné devant elle. Par les fenêtres, une vision périphérique permettait de discerner des temples bas, des maisons aux tuiles rouges avec des promenades construites à hauteur des toits. À ces quelques détails, impossible de ne pas reconnaître l'une des plus grandes villes du royaume : Ornoran venait d'être convié en la cité des mille dieux. La présence spirituelle du chevalier eut l'intuition profonde - et certaine - de troupes armées engagées aux remparts, affairées à repousser des masses de soldats et de paysans morts. Ceux-ci grimpaient par des échelles, escaladaient les parois, creusaient parmi les pavés et la terre sous les portes. L'assaut battait son plein.

Dans le palais cependant, nul bruit. Le dignitaire qui faisait face à la déesse osa relever les yeux, s'arrêtant au niveau du ventre. Plus haut, il n'aurait pu. Voici ce qu'il dit :

« Jamais le conseil des trois baronnets n'ouvrira les portes. Chacun des trois pourtant est prêt à écouter des offres. Ils se sont placés sous la protection de leurs dieux tutélaires. Ces derniers ne sont pas dénués de pouvoir dans la cité qui leur est consacrée ».

« Qu'espères-tu, donc, courtisan ?! » demanda la Mort.

Le terme vénéneux avait été appuyé à dessein, et fit frissonner l'homme. Simple noble à la cour, il se nommait Rafer, et gravitait depuis quelques années parmi les dignitaires influents, tissant comme il pouvait des relations, entre petits services rendus et flatteries toujours appréciées.

Face à une divinité aussi dangereuse, l'appât du pouvoir s'amenuisait, si bien que ce fût surtout la peur qui le força à répondre. Selon toute logique, il tut le fait d'avoir été visité par une furie... les conseils de la créature céleste l'avaient encouragé. Il les avait bien écoutés, et compris à la fois le message et les opportunités qui s'offraient à lui. Alors, voici ce qu'il osa dire :

« On dit l'empereur battu, en fuite. Le pouvoir change de main. Il suffit d'en convaincre les bonnes personnes ».

« Où se trouvent-ils tous ? » demanda la présence redoutable.

« Ils se terrent, cachés là où leurs dieux peuvent les protéger... »

« Dans les temples ?! » l'interrogea-t-elle.

Le pauvre Rafer acquiesça d'un signe de tête. Il se demandait encore – malgré ce qu'on vient d'expliquer – pourquoi il s'était présenté là. D'autres nobliaux comme lui avaient reçu l'ordre d'entamer des pourparlers avec l'impératrice. *Essayez de gagner le plus de temps possible*, leur avait-on intimé. Toute la cour espérait un retour de leur souverain légitime, à la tête d'une armée capable de disperser les morts. Bien qu'hypothétique, cet espoir était le seul qui leur demeurait.

En ces lieux, sous l'influence conjointe des divinités protectrices, Sa Majesté avait abandonné une grande partie de sa liberté d'action. Les dieux ne cachaient pas leur courroux face à de si grands bouleversements parmi les hommes : tant et tant avaient perdu la vie. Un autre genre de guerre se préparait dans les cieux. Chaque pion, dans les terres d'en bas et d'en haut, se révélerait précieux.

Moins d'une dizaine de courtisans étaient restés à palabrer dans la salle principale du château. Rafer, mû pas l'ambition, par la peur de la porte fermée devant lui - plutôt que par la peur de ce qu'il allait affronter - avait gagné le couloir, aperçu sa propre mort approcher, et en était resté tétanisé sur place. Face à elle, il avait dû finir par parler, de crainte de provoquer un courroux bien pire.

« Va trouver les seigneurs de cette cité », harangua la Mort, « Dis-leur qu'ils sont sommés d'ouvrir en grand leurs portes ! »

Le nobliau aurait pu tourner les talons et s'enfuir... mais la panique ne l'empêcha pas de comprendre la chose suivante : porter ce message serait pour le moins stérile. Des négociations devaient d'abord s'engager. Quelques manœuvres politiques permettraient de trouver un compromis entre les deux parties, de parvenir à ménager chèvre et chou.

« Majesté, pourquoi ne pas les amener à discuter ! » osa-t-il proposer. « Une fois face à vous, ils pourraient épouser votre cause... »

... *ou périr en essayant*, pensa-t-il pour lui-même. Son regard se détourna sur le côté, fuyant la présence si impressionnante. Il cherchait quelque chose, un peu comme une échappatoire. Un plateau en argent attira son attention. Posé sur une table de présentation, trois objets trônaient dessus : une coupe, un brûleur de parfum et une pipe. Il courut à la table - suivi du regard par l'avatar divin - prit le plateau et le ramena devant Sa Majesté. Il s'inclina en le présentant :

« Bénissez ces présents », proposait-il. « Offrez-les en gage de bonne volonté, afin d'inciter les trois seigneurs à vous rencontrer ».

La femme semblait le dépasser en taille d'au moins un mètre, bien qu'il n'en fût rien. Sa silhouette fine, très agréablement proportionnée, un rien enrobée par la vaste robe de mariée, restait d'une taille humaine. Commune. Elle baissa la main et bénit les trois objets, qui se retrouvèrent nimbés d'une brume bleuâtre, blanchâtre. Alors, un liquide se déversa dans la coupe. Le brûloir s'ouvrit et se remplit de petits cubes, à peine solidifiés. La pipe déborda rapidement de petits brins secs. Autour des trois, les relents de brume restèrent accrochés quelques instants, avant de s'étioler dans l'air. Ne demeurèrent qu'une liqueur ambrée, des morceaux d'encens et une herbe à tabac.

Le courageux nobliau osa enfin contempler les offrandes qu'il présentait. Il tenait là le moyen d'entamer des négociations. Voici ce qu'il rajouta, avant de tourner bien vite les talons :

« Je vais de ce pas rencontrer mes seigneurs et baronnets. Soyez remerciée, votre Majesté, pour ce geste généreux ! »

Par bonheur, les mots mielleux coulaient de sa bouche depuis assez longtemps pour qu'il ne se soucie plus de leur trop grande véacité, utilité, ou conformité quant à son interlocutrice. Il aurait voulu s'exprimer différemment, on peut penser qu'il n'aurait point su ! Portant son sésame à deux mains, il recula jusqu'aux portes, se retourna et fila sans demander son reste.

La furie observait de loin son ennemie, satisfaite de la tournure que prenaient les événements : un cadeau mal employé pouvait être retourné contre son donateur. Elle s'attarda quelques instants, surprise de ce moment d'intimité avec la Mort.

Dans le couloir d'apparat, cette dernière se tenait avec les bras un rien écartés, n'osant toucher son propre corps. Ses mains étaient capables de briser mille êtres vivants d'un geste. Or elle demeurait vulnérable, faite de chair, de tissus tendres et fragiles. Des veines rouges, ou bleues, couraient sous sa peau, apportant à ses organes fébriles le suc primordial à la vie. Sa présence physique et son aura divine s'opposaient et se contredisaient tout en même temps... cela avec un certain désarroi, dont elle ne pouvait gérer toutes les répercussions.

Elle régnait néanmoins sur les hommes. Et cela valait à lui seul l'engagement consenti. En outre... elle avait un ennemi à vaincre. La vengeance devait s'accomplir, bien qu'elle le perçoive plus comme une justice à rendre. Mortis s'avança jusqu'aux portes hautes et les repoussa, usant plus de sa puissance que du corps et des mains dressées en imposition devant elle. Les battants s'ouvrirent en grand avec une force démesurée, allant claquer contre les murs derrière, pétrifiant et faisant choir à terre plusieurs des peureux réunis dans la grande salle de réception.

Surgissant de biais, le couloir s'ouvrait face à trois demi-cercles, positionnés en croix +, le premier en haut et deux sur les côtés, dont chacun était l'apanage d'un des trois baronnets. Des chaises hautes, harmonieusement sculptées, surmontées à chaque fois d'un blason différent, servaient de trône au centre de chaque interstice. Les rondes se meublaient de bureaux en bois, tables de scribes, chaises et bancs pour les visiteurs et les dignitaires.

À l'opposé de la salle se trouvaient de grandes tablées de banquet, où l'on devait festoyer plus que de raison. Les hommes et quelques femmes n'étaient guère plus d'une dizaine. Un ou deux se trouvaient en position de filer par une porte à l'arrière - et ils le firent avec empressement - les autres préférèrent ne pas bouger, de peur d'attirer l'attention sur eux. Comme tout soumis, ils baissèrent la tête pour saluer, espérant passer inaperçus.

La Mort se présenta devant les trois trônes vides et attendit.

- - -

Depuis son perchoir, la furie Ailill suivait du regard la course du nobliau à travers les rues désertes de la cité. À deux reprises, il croisa un groupe de gardes, stationnés en protection à un carrefour. L'homme tenait à deux mains son plateau, attentif à ne pas verser les précieux présents. Il dut s'enquérir à chaque fois pour qu'on lui indique le temple du Firmament. C'était là que devait se trouver le premier des trois baronnets, le plus âgé, celui dont la voix avait prédominance sur les deux autres. Privilège de l'âge et de la sagesse.

Lorsque la Mort s'était présentée aux portes de la ville, annonçant son souhait de rencontrer les dirigeants de la cité puis, lorsqu'elle avait franchi les remparts – portée par les vents – peu nombreux avaient été ceux qui n'avaient pas fui leur poste de garde ou leur maison. La nouvelle à peine rapportée au palais avait eu le même effet de panique. Sans que personne ne se concerta, sans que ne soit cherchée la moindre alternative, les sires et leurs courtisans avaient tourné les talons et tout abandonné. Seuls quelques malheureux avaient depuis reçu l'ordre intempestif de traiter avec la souveraine... sans qu'on en attende grand-chose, de bon comme de moins bon.

Ailill ouvrit les yeux à l'intérieur du temple du Firmament, ayant changé de vue et de situation en une pensée. Agenouillé devant un parterre de statues de divinités, le premier baronnet contemplait les formes sacrées en espérant une écoute ou un conseil. De sa préférence, une échappatoire aurait été la bienvenue. Il aurait volontiers accepté de se trouver à mille lieues de là, pour se soustraire à cette situation déplaisante. Mais les dieux restaient cois, se préparant à entrer en guerre dans les cieux, à tenter de défaire Mortis jusqu'en le cœur de son domaine nocturne. Aucun d'eux n'avait jamais traité avec la déesse. Le nœud du problème leur échappait, et s'ils gardaient un œil sur leurs fidèles, ils ne s'étaient point résolus à intervenir.

Le baronnet fut surpris alors de percevoir – surgissant de l'ombre - une silhouette féminine et féline à la fois s'approcher de lui, glisser aux pieds de la statue qu'il priait, susurrant ces mots :

« Écoute », lui dit-elle,

« Apprends », rajouta-t-elle,

« Montre-toi malin », cajola-t-elle.

Le noble dirigeant contempla les dieux et déesses rassemblés devant lui, cherchant auquel il avait affaire. Le premier baronnet avait été un homme vaillant, corpulent et âpre au combat. L'âge venant, sa silhouette s'était asséchée, ainsi que son visage. Quelques rides creusaient sa face profondément, son crâne avait commencé à se dégarnir. Mais ses yeux n'avaient rien perdu de sa superbe, non plus que son aplomb. Son statut d'aîné le favorisait à son poste, mais le désignait aussi comme le premier à être un jour remplacé. Alors, il n'en demanda pas plus lorsqu'Ailill s'expliqua :

« Je sers Solaris avant tout », avoua la créature divine. « Avec mon aide, tu peux défaire l'impératrice et assurer pour longtemps ta mainmise sur la plus grande cité du royaume ».

Et comme c'était enfin l'aide et l'espoir qu'il appelait de ses vœux, il se montra tout ouïe.

Quelques minutes plus tard, le messager, Rafer, arrivait devant le temple, essoufflé, et demandait à le rencontrer. Le premier baronnet avait retrouvé sa superbe. Entouré de ses gardes du corps et de ses conseillers, convoqués en urgence, il reçut le nobliou. Ce dernier s'approcha en tenant dans ses mains un unique objet, un brûloir de parfum. Il le présentait en offrande, dans le creux de ses paumes tendues vers son seigneur :

« Ô premier baronnet », lança-t-il. « J'ai osé approcher notre souveraine. Elle me parla, me demanda à vous être présenté. Voici un cadeau que son auguste divinité vous adresse ».

Il tendit encore davantage le brûloir.

« Qu'est-ce là ? » interrogea le baronnet.

Le nobliou regarda les visages tournés vers lui, tous anxieux et inquiets. Curieux également, pour le peu qu'ils pouvaient se le permettre. Ne sachant que dire, il esquissa des mots sans les prononcer à haute voix, les mimant du bout des lèvres, et du regard supplia son seigneur. Ce dernier hésita... les propos échangés il y a peu avec la furie l'avaient enthousiasmé, et maintenant l'effrayaient un peu. Ce qu'on lui tendait présentait la même désagréable ambiguïté. D'un geste, il demanda au messager de détourner son offrande, et il s'approcha pour qu'eux seuls puissent se parler, malgré l'assemblée qui les contemplait. Le baronnet pâlit aux mots qu'il vint à entendre :

« La Mort a béni cette offrande et son souffle s'y trouve offert ».

Le don de prendre toute vie ! s'étouffa-t-il. Quel présent odieux et redoutable. Alors, il ordonna au messager de poser son offrande au sol, puis il lui intima de reculer de quelques pas. Debout, le baronnet demeura à toiser l'objet, ne sachant que faire.

« Qu'a demandé notre souveraine ? » finit-il par dire.

« Elle souhaite rencontrer les trois seigneurs de la cité, afin de parlementer avec eux », mentit le messager.

Car lui aussi jouait son rôle. Comme il devait amener les différents partis à discuter, il n'était point temps déjà de proférer des menaces, ni de dévoiler tout de go les attentes impérieuses de Mortis.

« Je dois y réfléchir ! » finit par répondre le premier baronnet. « Tu peux disposer, mais reste à portée ».

Le nobliou recula, avant de se retourner et de s'éloigner vers l'arrière de la salle. Plusieurs voix s'élevèrent autour du premier seigneur, on arguait des conseils, prophétisait des catastrophes, le mettait en garde contre le pire du pire. Il n'en eut cure un instant. Son regard était fixé sur le présent mortuaire. Le messager l'avait porté dans ses mains. Mais on ne pouvait décemment laisser quiconque s'en saisir. Il s'agenouilla, tendit ses doigts comme on le ferait vers un serpent venimeux, ou vers un morceau de métal chauffé à blanc, ou tout autre réceptacle évident d'une mort désagréable. Il sortit finalement un carré de tissu et osa s'emparer du brûloir.

L'honorable baronnet le ramena jusqu'à un siège, où il s'assit pour réfléchir. Il le posa non loin de lui, à une distance raisonnable pour être lui-même à l'abri, et point trop pour ne pas craindre qu'il échoie à quiconque d'autre.

Que devait-il faire à présent ?

Dans la salle de réception aux alcôves, la Mort toisait à présent chacun des trois baronnets, assis à leur trône, entourés de leurs fidèles, de leurs gardes, des membres de la cour qui avaient pu être rassemblés (... et avaient osé revenir).

Seul à s'être approché de la souveraine, Rafer n'en menait pas large, assis sur un coussin, n'osant lever les yeux vers la déesse tout près de lui. Il avait accompli sa tâche au demeurant, et pouvait en espérer récompense. S'étant échappé du temple du Firmament, il avait rejoint les autres baronnets dans celui des Sentiments, en proie aux émotions les plus fortes. Les deux autres seigneurs de la cité pouvaient être - un peu schématiquement - présentés l'un comme un arriviste, fort en gueule, sûr de lui, près à défier la terre entière pour s'élever toujours plus haut, et l'autre comme un dignitaire plutôt effacé, jouissant de sa position pour mener de petites combines, glaner plein d'avantages et de faveurs de marchands, de prêtres, de parvenus masculins et féminins. Ces derniers pouvaient facilement être modelés, exploités et... disons, amenés à se livrer à des offrandes de toute nature, surtout en nature d'ailleurs.

Rafer leur avait offert à chacun leur présent, avait expliqué les attentes de Mortis, toujours les mêmes, avant de retourner auprès du premier baronnet. De pénibles tractations avaient bientôt suivi leur train entre les trois seigneurs, afin de se mettre d'accord sur ce qui convenait de faire.

Chacun des protagonistes réunis dans cette salle l'ignorait, mais la furie avait volé des uns aux autres pour tendre elle aussi ses filets...

... et ainsi, au final, on s'acheminait vers une certaine reddition de la cité : un quartier entier serait abandonné aux troupes de Mortis, ainsi que le palais lui-même, la partie Est de la cité. Chaque quartier était ceinturé de fortifications, donc les gens du commun demeureraient à l'abri dans les parties Ouest et Nord. La majorité des armes des défenseurs seraient confinées dans des réserves fermées, gardées par les morts. On avait essayé de gagner du temps, de ne pas céder totalement, ni toute la cité d'un point de vue militaire, ni tous les habitants (qui craignaient à juste titre pour leur vie).

Les trois baronnets souhaitaient faire croire qu'ils cédaient devant Mortis, et aucun assurément n'avait plus proféré la moindre allégeance à l'empereur.

Or vint le moment de sceller toutes ces décisions. On distribua dans l'assemblée, aux trois seigneurs et à Rafer des coupes de vin, celui-ci devant servir la souveraine. Les quatre signataires se levèrent, brandirent leur verre. Le premier baronnet tint sa coupe levée devant lui en déclamant :

« Que ce partage signe notre allégeance, et le début d'une collaboration respectueuse entre notre cité et l'empire de notre souveraine ! »

La Mort avait copié les mouvements des seigneurs, debout. Son souffle invisible effleura la boisson, consuma toute substance néfaste qui aurait pu nuire à Ciarane. Alors seulement, elle but, et c'était parmi les choses les plus déroutantes (et les plus nécessaires pour son corps humain) auxquelles elle devait se contraindre parmi les hommes.

Et soudain, quelqu'un toussa violemment. Un cri de douleur. De stupéfaction. De la coupe du premier baronnet, le souffle de la mort se répandit, empoisonnant le seigneur... Et depuis la lucarne où elle observait la scène, la furie rugit de satisfaction, car l'offrande apportée aux deux autres baronnets avait été habilement mélangée aux coupes servies à l'instant, cela sous ses conseils. L'homme se raidit, perdant toute dignité, son visage se desséchant comme un vieux parchemin, ravagé en quelques instants par le temps et les maladies.

« La Mort nous a trahis ! » hurla celui des baronnets qui était l'arriviste.

Plus que les deux autres, ce dernier avait succombé aux propos de la furie Ailill, et fomenté ce crime de lèse-majesté, qui lui permettrait en même temps de sacrifier un de ses rivaux et de récupérer toute la cité. Il tenait la pipe contre sa poitrine, avec le fol espoir que l'offrande de Mortis le protégerait en cas de problème. Dans la salle, des hommes d'armes se précipitèrent vers la souveraine, lances en avant, plusieurs flèches furent tirées d'on ne saurait dire où. En quelques secondes, la salle de réception bascula en un champ de bataille, provoquant une panique générale quasiment indescriptible.

Cela ne dura en fait que très peu de temps...

La noire divinité avait rassemblé tous ses pouvoirs en cette salle, craignant la malignité et le machiavélisme des hommes. Son souffle couvrit le sol avant de boucler en bourrasques dans les airs. Il se heurta aux divinités qui surgirent dans l'instant de plusieurs statues exposées là. Leur intervention ne suffit pas. Elle se coula autour d'eux, les ignora presque. Des corps furent soulevés, transpercés des pires maux de la création. Les gardes - les plus grassement payés pour profiter de l'effet de surprise et attaquer leur souveraine - hoquetèrent en suppliant, sans obtenir la moindre grâce.

Des dizaines de corps en même temps furent happés par le destin, beaucoup ignorant ce qui se passait. La majorité s'arrêta, tétanisés sur place en voyant se concrétiser leur pire cauchemar. Ils s'écroulèrent sans rien comprendre.

Les gardes du corps des baronnets tournèrent les talons et fuirent, voyant les portes se refermer devant eux alors que les bourrasques les avaient déjà enveloppés. Et ils tombèrent à genoux, puis au sol, tournant le dos à leur fin.

Incrédule, le deuxième seigneur finit par lâcher l'objet enchanté qu'il serrait entre ses doigts, alors que la mort lui rongeaient les chairs. Le troisième supplia ses courtisans et amants les plus proches, sans que personne ne se soucie un instant de lui. Et ils succombèrent tous.

Seul Rafer, jeté au sol de terreur, les deux mains sur la tête, conserva sa fragile existence... et devait hériter plus tard du commandement de la cité des mille dieux.

- - -

« *Vois ce qu'elle fit !* » murmura très loin de là la voix de femme au chevalier Ornoran.

Et des images continuèrent pendant quelques instants à effleurer sa conscience : des rues envahies de morts, en train de traquer les vivants ; des statues abattues malgré la présence dans les airs de divinités en colère ; des prêtres claudiquant, portant entre leurs mains tendues des braseros, et diffusant des vapeurs délétères jusqu'au cœur des temples, là où les derniers malheureux s'étaient réfugiés. En deux jours à peine, la cité périclita, débarrassée de ses vivants jusqu'à l'avant-dernier !

« *VOIS* » hurla dans le lointain la furie.

Oui, il voyait, et s'efforçait de fuir cette réalité insoutenable.

En rien de tout ceci ne se retrouvait la femme qu'il avait aimée.

C'en était à peine rassurant.

